

navire. Pendant que nous descendions la rivière, le soleil en se couchant derrière les montagnes dans le lointain, les éclairait de ses derniers rayons. Je suivais de l'œil la marche sinueuse des guerriers indiens le long des hauteurs : la vue en était si imposante et si singulière, surtout au milieu d'un paysage très-pittoresque, que je la contemplais avec admiration, et que dans ce moment encore je me rappelle ce tableau avec un grand plaisir.

Le temps de notre départ approchait, et comme la bonne intelligence entre nous et les naturels n'avait pas été interrompue un seul instant, M. Marsden ne voulait pas les fâcher en les renvoyant du vaisseau, durant le reste de notre séjour, quoiqu'ils y fussent en si grand nombre qu'ils nous gênaient extrêmement, et pouvaient même devenir dangereux si notre amitié avec eux n'eût pas été si fermement établie. Les chefs s'emparaient sans façon de la chambre, et nous incommodaient beaucoup par leur malpropreté. Nous fûmes obligés d'en chasser un qui avait poussé le manque d'égards à l'excès. Il prit d'abord de la mauvaise humeur; mais ses compagnons lui ayant remontré l'indécence de sa conduite, il nous demanda pardon, et nous lui rendîmes notre amitié.

J'avais eu envie d'acheter le beau peigne que portait Ouiviéh. Je lui donnai en échange une

serpe; il en fut très-content, mais il me pria d'attendre jusqu'au lendemain pour me remettre ce qui me revenait. Il paraît qu'il attachait à ce peigne une très-grande importance dans laquelle il entraît quelque chose de religieux. Craignant de se rendre coupable de profanation s'il s'en défaisait aussi promptement que des autres objets, il ne me le délivra qu'après un certain délai et avec les cérémonies requises en pareil cas. Il vint à bord avec trois autres chefs qui étaient ses assistans, et me pria d'entrer dans la chambre pour qu'il pût me mettre convenablement en possession du peigne. Il est bon d'observer à ce sujet qu'Ouiviéh, de même que le vieux Tarra et quelques autres chefs, étaient revêtus du double caractère de prêtres et de chefs; devant agir dans la première qualité, il prit un air plus grave qu'à l'ordinaire, pour se préparer à ses fonctions mystiques. M'ayant d'abord invité à tourner vers lui mes mains ouvertes, il les appliqua l'une contre l'autre; ensuite tenant mes doigts d'une main, il trempa l'autre dans une cuvette pleine d'eau et la passa sur la mienne en formant une croix; durant tout ce temps, il répétait avec une volubilité incroyable des paroles qui me semblèrent des formules de prières. A mesure que la cérémonie se prolongeait, toutes ses facultés paraissaient absorbées par l'enthousiasme le plus ardent. Il mit de la salive à ses

doigts, avec lesquels il traça une croix sur la paume de mes mains, prit un morceau de poisson sec, les en toucha légèrement, l'appliqua successivement sur la bouche de ses trois assistans qui en mordirent chacun un petit morceau. Cette partie de la cérémonie fut répétée par trois fois. Alors un des chefs s'approchant d'Ouviéh d'un pas solennel, lui ôta le peigne de la tête, et me le donna sans proférer une parole. J'en étais finalement en possession : je n'aurais pas pu l'obtenir sans toutes ces formalités. J'allais le déposer dans mon coffre ; Ouviéh m'en empêcha et me conjura de n'en rien faire ; il me dit de l'envelopper soigneusement dans un morceau de papier ; m'indiquant une petite armoire qui était au-dessus de mon lit, il m'engagea de l'y placer exclusivement. Je me conformai à ses désirs, et je vis que ma condescendance sur ce point lui causait une satisfaction infinie, son profond respect pour ce peigne ne cessant pas même après qu'il ne lui appartenait plus.

Le 15 février Douaterra éprouva un malaise si subit, qu'il ne put pas, suivant son usage, venir à l'établissement : je ne découvris pas à l'instant la nature de sa maladie ; mais je résolus de m'en assurer le plutôt possible, afin de lui administrer les secours dont il aurait besoin. Le lendemain j'allai chez lui ; il avait une fièvre vio-

lente et souffrait beaucoup. Il me sembla que son mal était la suite d'un rhume très-fort. Tous les symptômes annonçaient une violente inflammation. Je courus lui chercher de la rhubarbe ; les missionnaires, qui partageaient ma sollicitude pour ce chef auquel nous avions tant d'obligations, m'accompagnèrent à mon retour à son hangar où il était couché, et lui apportèrent diverses choses qu'ils jugeaient propres à le soulager ; il prit de la rhubarbe sans la moindre hésitation, et parut très-reconnaissant de nos attentions pour lui. Sa femme principale et les autres personnes de sa famille, accablées de douleur, entouraient sa misérable couche : leurs regards affligés annonçaient qu'ils pressentaient la mort prochaine de ce chef qu'ils aimaient. Cette scène nous causa une vive émotion. Après avoir administré au pauvre malade tous les secours qui étaient en mon pouvoir je me retirai. C'était par une faveur insigne et spéciale qu'on nous avait permis d'approcher de Douaterra, un homme dans son état est soumis au tabou et toute communication avec les profanes lui est défendue. Sans doute la famille avait rempli quelques pratiques expiatoires avant de nous admettre. Douaterra était aussi exclus de toute fréquentation avec son habitation principale : cette interdiction est commune au chef et au plus mince de ses sujets ; il n'est cependant pas obligé

de prendre lui-même sa nourriture ; des personnes sont désignées pour la lui donner.

Je revis Douaterra le 15 ; les symptômes étaient devenus plus alarmans. Je donnai à ceux qui le soignaient les instructions nécessaires sur la manière de le traiter ; mais , ou ils ne me comprirent pas suffisamment , ou bien le tabou les empêcha de faire ce que j'avais recommandé. Il s'ensuivit que son état empira ; et en peu de jours son mal ne laissa plus aucun espoir.

Je revenais de chez lui le 16, lorsqu'un enfant du pays accourut au-devant de moi en me disant que si je voulais le suivre il me montrerait un grand bateau qui venait d'arriver le long de la côte. Effectivement il me conduisit au rivage vis-à-vis de la maison des missionnaires , et j'y vis une chaloupe de navire baleinier halée sur la plage : des matelots anglais se tenaient auprès, et des groupes de naturels entouraient ces nouveaux débarqués. M. Kendall me présenta un M. Jones, premier lieutenant du *Jefferson*, qui faisait la pêche dans ces parages. Ce bâtiment était commandé par le capitaine Barnes, qui, dans plusieurs occasions, avait donné aux insulaires sujet de se plaindre de sa conduite. M. Jones nous dit que le *Jefferson*, mouillé en ce moment devant Corroraddicki, était parti de Port-Jackson depuis quatre mois, et d'Angleterre depuis vingt-

six. Malgré la longueur de ce voyage, il ne s'était encore procuré que la moitié de sa cargaison.

Ce jeune homme qui, dans un voyage précédent à cette partie de l'île, avait fait la connaissance de Douaterra, apprit, avec beaucoup de chagrin, la maladie de ce chef ; et comme il témoigna un vif désir d'aller le voir, je consentis à l'accompagner. Douaterra était enveloppé d'une couverture de laine d'Europe ; il éprouvait une forte transpiration ; la maladie faisait chez lui des ravages rapides, mais il avait encore toute sa tête. Il reconnut M. Jones, parut très-content de le revoir ; il dit que dans deux ou trois jours il serait mieux, et irait lui rendre visite sur son vaisseau. Hélas ! le pauvre homme se berçait d'une espérance qui ne devait jamais se réaliser ; pendant qu'il parlait avec cette confiance, son visage annonçait qu'il approchait de son dernier moment.

D'après l'invitation pressante de M. Jones, nous sommes allés à son navire, et nous y avons passé la nuit et la matinée du lendemain. Topi vint à bord. Le capitaine se plaignait beaucoup de ce chef et de son frère Tarra, qui avaient nui à son commerce avec les autres naturels disposés à lui vendre des vivres ; il prétendait qu'il les avait excités à en demander un prix exorbitant, de

sorte qu'il avait été obligé ou de s'en passer, ou d'acheter les choses à plus de quatre fois leur valeur. Je ne doutai pas de son assertion, puisque j'avais éprouvé la même chose dans plusieurs occasions, de la part de Themorangha et de quelques autres chefs; mais jamais les deux frères ne s'étaient conduits envers nous de manière à mériter nos reproches. Nous nous assimes pour déjeuner; Topi devait en faire autant après nous; soit qu'il considérât cet arrangement comme un affront, ou que le souvenir soudain d'une affaire à terminer eût occasioné son départ, il nous quitta précipitamment, et l'on conjectura que son amour-propre était blessé.

Bientôt après un canot fut envoyé à terre pour y couper du bois à brûler; il ne tarda pas à revenir, et les matelots nous racontèrent que les naturels les avaient empêchés, les armes à la main, d'en emporter le moindre morceau. Je pensai que cette apparence d'hostilité était peut-être due à quelque ressentiment de la part de Topi, qui avait saisi avec plaisir cette occasion de se venger de l'injure qu'il croyait avoir reçue. J'allai donc à terre avec M. Marsden pour avoir une explication avec ce chef et avec son frère l'ériki. Tous deux étaient sur le rivage; je leur représentai combien il était désobligeant de leur part de ne pas vouloir laisser prendre du bois

dont on leur offrait le paiement: ils me répondirent que les matelots en avaient pris auparavant trois charges sans leur donner rien en retour, et auraient probablement continué à faire de même, si on ne leur eût pas opposé de la résistance. Les naturels n'avaient donc pas tort; cependant M. Jones ne méritait pas non plus le reproche d'avoir voulu faire enlever leur bois sans les payer. Ayant donné aux naturels, lorsqu'ils étaient venus à bord, des objets au moins équivalens à ce qu'il faisait prendre chez eux, il pensait qu'ils auraient consenti à laisser prendre le bois en échange. Fort heureusement pour tout le monde l'établissement des missionnaires se trouvait dans cette partie de la côte; leur présence empêcha les matelots de se livrer à leurs déprédations ordinaires, parce que les naturels n'auraient pas pu se rassembler promptement en nombre suffisant pour repousser leur attaque. Les Européens, qui se conduiraient équitablement envers ces sauvages, et qui en même temps commenceraient par convenir avec eux des termes du marché, éviteraient toute espèce de contestation avec eux: c'est ce qui nous est arrivé. Quoique nous ayons eu des rapports multipliés et assez compliqués avec ces peuples, nous n'avons pas éprouvé de leur part la moindre difficulté; ils ont toujours été d'une ponctualité rigoureuse à rem-

plier les clauses des marchés passés avec eux. A cet égard ils valent mieux que beaucoup de peuples très-civilisés.

Ayant invité Topi à retourner à bord avec nous, il ne le voulut pas, s'excusant sur ce qu'il était très-occupé de la construction d'une maison. Je devinai que ce n'était qu'un prétexte; mais je ne pus découvrir le véritable motif de sa répugnance à répéter sa visite. Son frère Tarra, auquel j'adressai la même invitation, s'expliqua plus ouvertement; il nous dit que jamais il ne retournerait au navire du capitaine Barnès, parce qu'un matelot lui avait appliqué un pistolet sur la poitrine en le menaçant de le tuer; il ajouta qu'il avait défendu à tous ses sujets de porter des vivres à bord du *Jefferson* et d'avoir aucune communication avec l'équipage de ce bâtiment. Je ne pus qu'approuver la détermination de l'ériki; la conduite du capitaine Barnès envers ces hommes, qu'il appelait sauvages, était celle d'un être grossier, barbare, cruel même, et faisait honte à la nation anglaise; elle causait un grand préjudice à Barnès lui-même, et pouvait aussi avoir des conséquences fâcheuses pour les navires qui viendraient après lui dans ce port; mais que peut-on espérer d'un individu mal élevé qui ne connaît d'autre droit que celui du plus fort?

Nous rendîmes avec M. Kendall une visite à

Douaterra; elle fut très-courte pour ne pas le fatiguer en le faisant parler. Le lendemain 18 j'y allai seul; je le trouvai plus faible; je recommençai alors à perdre tout espoir de lui voir recouvrer la santé. L'après-midi j'y retournai; on refusa de m'admettre auprès de lui; la superstition avait fini par l'emporter; il était absolument défendu de laisser voir le malade à aucun étranger, et même de recevoir pour lui les choses que les missionnaires avaient coutume de lui envoyer pour son soulagement. Je suis persuadé que les parens de Douaterra m'auraient assommé si j'avais essayé d'enfreindre leur injonction de ne pas m'approcher de lui. Ils se reprochaient leur impiété de m'avoir laissé auparavant pénétrer jusqu'à lui, lorsque déjà il était soumis au tabou; ils étaient persuadés qu'ils avaient par-là encouru le déplaisir de l'étoua qui les en avait punis en aggravant le mal. J'insistai; j'essayai de leur remontrer qu'ils avaient tort de me renvoyer; peine inutile: ils s'écrièrent tous que le tabou était absolu, et qu'ils se garderaient bien de le rompre en me permettant d'avancer vers le hangar.

On s'attendait à le voir bientôt expirer, et en conséquence on désirait de le transporter dans une île voisine où l'on avait le projet de l'enterrer; Douaterra, malgré sa faiblesse, s'opposa efficace-

ment à son exécution ; il avait constamment auprès de lui des pistolets que nous lui avions prêtés ; il en avait chargé un jusqu'à la bouche du canon , et menaça de brûler la cervelle au premier qui essaierait de l'enlever de sa place. Tous ses parens et ses domestiques furent si effrayés qu'ils ne tentèrent pas l'aventure : cependant ils auraient pu en venir à bout pendant qu'il dormait.

M. Marsden, que ses occupations à bord avaient empêché de voir Douaterra , descendit à terre le 19 , expressément pour aller chez lui. Comme il avait plus de crédit qu'aucun de nous sur l'esprit des naturels , il parvint , après des explications très-sérieuses , à pénétrer jusqu'au malade , et même à obtenir pour les missionnaires la permission de lui apporter des médicamens. Toutefois il ne se fit pas illusion sur son état, et l'amitié qu'il avait pour lui l'obligea d'abrèger sa visite, afin de ne pas laisser éclater la profonde affliction que lui causait sa position désespérée.

Les sauvages sont si capricieux dans toute leur conduite, qu'étant allé le 20 chez Douaterra pour profiter de la faculté que M. Marsden nous avait fait accorder ; ils refusèrent de me laisser entrer. Le lendemain mes efforts furent également infructueux. Ayant demandé comment il se trouvait ,

on me répondit que l'étoua se nourrissait de ses entrailles , et que lorsqu'il aurait fini de les dévorer , le chef serait tué.

Les inquiétudes de M. Marsden pour Douaterra, le ramenèrent le 23 à Rangihou. Cette fois on lui refusa l'entrée du hangar où le malade était gisant : les sauvages se montrèrent sourds à tous les raisonnemens qu'il employa pour qu'on lui permit d'y pénétrer. Comme il n'était pas homme à se laisser rebuter par les obstacles , il voulut essayer si les menaces réussiraient mieux que les remontrances à le faire venir à bout de ce qu'il désirait. Il les prévint donc que s'ils persistaient dans leur obstination , il allait à l'instant donner ordre au canon du navire de tirer sur la ville , pour les punir de cette défense insensée. La frayeur opéra soudainement sur leur esprit ; ils ne se départirent pas de leur refus , mais ils présentaient leurs objections avec un certain air de défiance ; ils s'efforcèrent de calmer la colère de M. Marsden, et cherchèrent par leurs instantes prières à le dissuader de son projet ; ils lui remontrèrent que soumis au pouvoir de l'étoua, dont ils avaient peut-être déjà provoqué le courroux en violant ses commandemens sacrés, ils craignaient de l'offenser de nouveau. Tandis qu'ils étaient ainsi partagés entre les terreurs de la superstition et la crainte des coups de canon , car M. Marsden

insistait pour être admis; Gonnah, jeune chef qui avait assez d'esprit pour mépriser les absurdes préjugés des autres, prit le parti de M. Marsden, et combattit avec les armes de l'ironie, non-seulement l'inconvenance de ne laisser personne approcher de Douaterra, mais aussi le tabou en lui-même, disant qu'il ne produisait que du mal et que l'on ne devait y avoir aucun égard. Les autres naturels regardèrent Gonnah comme un blasphémateur, toutefois comme il était rongatida, ses paroles furent de quelque poids pour eux; mais la menace de M. Marsden fut encore plus efficace, leurs scrupules insensés plièrent devant ses argumens, ils cédèrent.

M. Marsden trouva Douaterra étendu à terre, exposé aux rayons d'un soleil brûlant, et entouré comme auparavant de ses femmes et de ses parens qui attendaient en silence le moment où il expirerait. Le prêtre qui était avec eux leur indiquait tout ce qu'ils devaient faire. Quoique le malade fût si faible qu'il pouvait à peine articuler une parole, en voyant M. Marsden, il manifesta un mouvement de joie; ses yeux languissans brillèrent de plaisir; hélas, cet homme si robuste n'était plus qu'un squelette; changement très-naturel, puisqu'on s'était scrupuleusement abstenu de lui donner à manger. Il pria M. Marsden de lui envoyer un peu de vin; celui-ci le lui

promit et se retira. M. Kendall le lui porta. Douaterra en but quelques gouttes et parut ranimé, ce n'était qu'un soulagement passager; il retomba bientôt dans son abattement.

Comme il n'avait pas remis à M. Marsden tout le fer que celui-ci lui avait confié, il donna ordre à ses gens de nous le délivrer exactement, ceux-ci refusèrent sous prétexte du tabou. M. Marsden, bien loin d'admettre cette raison, insista pour qu'il lui fût apporté à l'instant; grâce à la frayeur salutaire qu'il avait su leur inspirer, ils obéirent.

Le 24 février nous rendîmes notre dernière visite à Douaterra. Sa femme était baignée de pleurs; le chagrin l'avait fait maigrir à un tel point, qu'on la reconnaissait à peine; l'enfant qu'elle nourrissait souffrait du dépérissement de sa mère; ainsi cette famille naguère la plus heureuse de la Nouvelle-Zélande, était en proie à la douleur et à l'affliction.

Quelques-uns de nos gens qui étaient venus avec nous, se préparaient, par nos ordres, à emporter les bouteilles vides qui avaient contenu le vin et les autres cordiaux envoyés à Douaterra. Alors jetant sur moi un regard où se peignait l'angoisse, il me pria de laisser ces objets dans l'endroit où ils se trouvaient, parce qu'ils étaient taboués, et que l'étoua qui se trouvait en lui le tuerait à l'instant où on les enlèverait. Son état